

PERSONNAGE AVEC CHIEN DERRIERE UNE FENETRE

"On le croira ou on ne le croira pas il y a des gens qui vivent comme ça."
(une voisine)

Une vitre, un rideau presque blanc de trame légère qui s'écarte de temps en temps, un regard... Le chien reste invisible. On percevra d'instinct la chaleur de ses flancs, la fraîcheur vivante de sa truffe et son incommensurable pouvoir de compréhension.

La transparence de la vitre est une barrière, elle isole mais elle laisse tout voir. Elle impose à l'œil une dimension métaphysique. Quant au rideau, il est là pour dissimuler le personnage.

Le personnage adore positivement ce rideau. Parfois il souhaiterait s'en vêtir comme d'une tige. Vingt dieux ! Il se sentirait alors immortel ! Il deviendrait statue et qui sait ? il pourrait alors être à son tour un objet de contemplation... derrière la vitre, bien entendu. Mais tout cela n'est que fantasmes ! D'ailleurs la queue du chien s'agite, faisant doucement vibrer le rideau. Le spectacle va commencer.

Plonger au cœur de la rue est toutefois tentant. Plonger dans mille éclats de verre brisé au milieu des gens ! Mais le personnage ne s'y résout pas. L'attraction n'est pas assez forte. Elle se mue en fascination et il reste là, parfaitement immobile, derrière le rideau. Epiant la vie. Attendant ses miracles...

Il se sent attaché à lui-même par des liens mystérieux. Il existe, c'est indiscutable. Mais il existe sous une forme qui lui est particulière et qui ne ressemble à rien de ce qui se peut voir, justement, derrière la vitre. Comment se représenter soi-même ? Il se voit comme une grotte obscure. Son âme lui appartient. Il la considère comme un trésor, et ceci en raison de toutes les lumières et de toutes les vibrations sonores qui lui sont personnelles. Il la tient pour supérieure à toutes les autres âmes disséminées un peu partout dans l'univers, sans oublier celles de jadis et celles de demain.

Il se glorifie de cette obscurité où gît son âme rutilante. C'est à cette sombre opacité qu'il fait le plus confiance tandis que son regard explore la rue.

Le chien a ses accès dans la grotte, aussi étrange que cela paraisse. Il y gambade à l'occasion et c'est lui qui sait y déceler les meilleures odeurs tapies dans les anfractuosités les plus secrètes.

Mais voici quelqu'un sur le trottoir.

On n'associe jamais les fesses d'une femme à ses joues, et pourtant de nos jours les unes donnent la réplique aux autres,

De nos jours les fesses féminines ne chuchotent plus sous de chastes épaisseurs laineuses, elles ne damnent plus les saints. Elles se présentent, moulées d'acrylique, comme un visage postérieur. Elles racontent au premier degré l'hallucinante histoire du déhanchement. Vous les écoutez cinq minutes, et puis vous ne les écoutez plus. Elles rabâchent.

Les joues sont des plages pour les larmes, c'est vrai. De belles plages lunaires balayées de chevelures libres et très propres. Mais ce sont aussi des plages pour les baisers. Les baisers sonnent mécaniquement : un, deux. Ou encore : un, deux, trois. Ou encore : un, deux, trois, quatre. Le chien aimerait que ces baisers soient accompagnés d'une caresse, Il aimerait qu'une main affectueuse, par exemple, fasse un petit grattouillis sympathique derrière l'oreille de la femme pendant que ses joues reçoivent ces baisers de rue. Mais cela ne se produit jamais. Les baisers de la rue ne disent pas "je t'aime" mais "bonjour" ou encore "au revoir". Sans en arriver aux intimes reniflements dont nous sommes coutumiers, se dit le chien, les gens pourraient tout de même...

Mais le chien n'a pas accès au langage. Ses émois en sont décuplés. Ils explosent en cabrioles et en coups de queue contre le rideau. Nuances vibratoires plus ou moins fortes, mais quelle éloquence !

Le personnage savoure le bonheur d'être absent de la rue. Il n'entretient aucune relation avec cette femme qui passait il y a un instant sur le trottoir. Il se réjouit d'ignorer son nom.

Il l'observe, un point c'est tout. Elle s'est arrêtée deux minutes, le temps d'échanger trois baisers mécaniques avec un homme frêle et barbu. Le personnage s'est intéressé en esthète aux fesses de cette passante, il a jonglé tout seul avec ce petit bagage culturel qu'il tient en réserve à l'entrée de sa grotte. Ensuite il a remis en place sa panoplie, et adieu ! Une satisfaction gracieuse l'a alors envahi. Non, il n'a pas perdu la main. Il est toujours aussi doué pour s'amuser en silence, sans le secours d'autrui.

Mais la rue est vide maintenant.

Le personnage laisse retomber le rideau qu'il avait parcimonieusement écarté pour avoir une vision optimum des fesses. Le spectacle s'est évanoui. Il s'est momentanément figé en pure abstraction : à travers l'arachnéen tissu tout n'est plus que blancheur et grisaille.

Où est donc passé ce maladif barbu sans intérêt ? Et d'abord, ce barbu était-il sans intérêt ? Les fesses des femmes ont vraiment un pouvoir exagéré ! note le personnage. Il se sent incapable de se souvenir de cet homme.

Qu'à cela ne tienne ! La grotte est là avec son bric-à-brac, et tous les accessoires y sont entreposés. Je veux cet homme, abracadabra ! Le voilà... Il est roux... Non... Il est blond... Peut-être un peu chauve ? J'invente ! Je vois une silhouette tout en os, clavicules et rotules prêtes à cliqueter, mais... L'ampleur du pull-over adoucit cette inquiétante maigreur qui se perd dans des plis moelleux. On en devine l'ascétique beauté qui se révèle plus bas, à la lisière du pull, là où commence le blue-jean. Bassin et jambes, étroitement emprisonnés de toile bleue, lancent un défi silencieux aux fesses des femmes. Les attributs virils se dessinent superbement.

Ils sont incarcérés ! décide le personnage.

Un miracle se produit aussitôt. Il entend une voix marseillaise. Cette voix jaillit des profondeurs de la grotte. Elle dit, elle répète, elle rabâche. "Peuchère ! je ne peux pas porter ces foutus blue-jeans, ça me comprime les couilles !" C'est la voix d'un mort. La voix d'un peintre que le personnage a connu du temps où il fréquentait les gens... La voici qui ressuscite à propos de quelques divagations sur un pantalon trop serré entrevu sur un présumé passant. Toute une mémoire picturale s'éveille comme par magie, effaçant la rêverie de l'instant. Le personnage est assailli par tous ces bleus, tous ces ors, tous ces rouges, tous ces verts du peintre mort. Les couleurs jaillissent. Elles s'entrecroisent géométriquement pour former une toile unique qui n'a jamais existé.

Mais cela ne dure pas. Le rideau s'opacifie et le personnage est vaincu. On n'entend même plus battre la queue du chien...

Ce que verra, quelques maisons plus loin, la vieille femme infirme penchée à sa fenêtre ne ressemble en rien à ce qu'observe le personnage, ici, derrière son rideau.

Avec ou sans chien, la vieille femme plonge à mi-corps dans le spectacle que lui offre la rue. Elle égrène des noms et dévide une infinité de petites histoires vécues. Ces histoires se recourent, elles s'entrecroisent, et les gens qui les habitent occupent une place immédiate dans sa tête branlante. La vieille femme s'intéresse aux fesses des femmes, aux couilles des passants, mais elle le fait de façon pragmatique. Elle penche, autant que faire se peut, son nez crochu et son menton hérissé de poils en direction du va et vient de l'existence.

Elle ne veut pas en perdre une miette.

Le personnage n'a que faire des miettes de la vie. La réalité n'est qu'un songe parmi d'autres songes. Il se nourrit d'apparences comme d'autres se nourrissent de musique. Les images qu'il aperçoit ont leur poids de substance, c'est vrai... Mais elles ne servent qu'à déclencher en lui des vibrations secrètes.

Il n'est jamais tout à fait maître de ces émois mais, curieusement, il ne les subit pas. On pourrait dire qu'il est en attente, qu'il est à l'écoute. Son immobilité est un

facteur d'action essentiel.

Que signifie une telle attitude ? Le personnage ne le sait pas. Tout se passe dans sa grotte. A son insu.

Le chien est possesseur, lui aussi, d'une petite grotte personnelle, mais il s'en arrange de façon plus naturelle.

Le personnage se livre à un jeu purement cérébral et le chien le pressent. Il aimerait l'entraîner gaîment hors de ce labyrinthe dont il semble prisonnier. Toutefois, ils restent côte à côte derrière le rideau. Prêts à s'élancer mais ne s'élançant pas.

Le chien ne comprend pas ce qui se passe exactement dans la tête du personnage. Il renifle inlassablement quelque chose qui l'inquiète. Un parfum bizarre où orgueil et détresse s'entremêleraient sans cesse pour fabriquer du désir... Le personnage est peut-être comme ces chanteurs d'opéra qui psalmodient "Ah ! marchons ! marchons !" sur les notes les plus riches de leur registre tout en restant parfaitement immobiles. Cela agace le chien. Le personnage semble en effet tout à fait incapable de faire un pas. Il faudrait un miracle. Oui... un miracle...

Le chien agite frénétiquement la queue, ce qui agace beaucoup le personnage.

Mais ces états d'âme éclatent comme autant de bulles de savon. Pour un rien ! Dès que sonne midi, par exemple...

Douze coups pleuvent dans la rue ensoleillée (on les entend malgré l'épaisseur de la vitre) et hop ! Tout s'anime ! Les gens surgissent de nulle part.

Quelques personnes vont et viennent sur le trottoir d'en face, comme par magie. L'estomac vide, le regard éteint. Ce n'est qu'un début. Peu à peu le flot s'épaissit, se gonfle d'enfants excités. Ici et là jaillit comme un fanal une rigide baguette blonde étroitement serrée sous une aisselle possessive.

En avant ! C'est l'hallali de la faim !

Ou plutôt son image... L'odeur du pain ne traverse pas la vitre, mais le personnage s'en fout car dans sa grotte il en tient tous les effets. Un peu de salive humecte sa lèvre inférieure. Il se sent délicieusement en appétit. Il attend que ces gens disparaissent, entraînés par une fringale collective. C'est distrayant et ce sera bientôt fini, se dit-il l'estomac en éveil.

Mais, contre toute attente, deux trublions s'immobilisent soudain, brisant cette cadence dont il était si plaisant de supputer la crue et la décrue. Un homme et une femme étroitement enlacés viennent de se figer là, sous l'œil du personnage, et ne bougent plus. Ils se sont arrêtés à cet endroit par inadvertance mais combien de temps vont-ils y rester ? Le personnage les observe avec perplexité. Vrai ! Ils semblent être la proie de ce vaste appétit charnel dont on a tant et tant parlé en termes lyriques mais que l'on considère aujourd'hui comme un besoin naturel.

Du haut de sa fenêtre le personnage se sent l'égal de Dieu . Invisible, il jubile. Que va-t-il se passer ? se dit-il. Nous savons tout, mais... Ouvrons l'œil. Observons un à un ces petits gestes de l'amour qui ne sont qu'une ébauche, Deux mains nues... deux mains nues dans un fatras de tissu vert et de tissu bleu... qui se cherchent... Bon, elles se trouvent... elles se palpent... elles s'étreignent... elles se quittent... elles se retrouvent... Mais les visages ?

Les visages sont attirés l'un vers l'autre par la force puissante de l'aimant. Leur nudité nous échappe et cela vaut mieux. On ne voit que deux chevelures disparates, fraternellement emmêlées, attendrissante broussaille où se cache le désir. L'homme et la femme vont s'embrasser. Ils vont se lécher. Ils vont échanger leur salive.

Ils le font. Le chien frémit de satisfaction mais le personnage, lui, ne bronche pas. Il est fasciné, c'est vrai, mais il ne veut pas en convenir. Le rideau s'écarte toutefois imperceptiblement au cas où... Rien ne ressemble plus à un baiser sur la bouche qu'un baiser sur la bouche ! aimerait-on dire, mais... Et tant de baisers pullulent ici et là au jour d'aujourd'hui ! dans les rues ! dans les lits ! et plus encore sur tous ces écrans lumineux qui remplacent la vie !

Des baisers ? Le personnage en a plein sa grotte ! Il n'en exhume jamais un !

Les deux corps enlacés tanguent maintenant sous l'effet d'une cadence primitive. Et voici que le paroxysme de cette cadence les oblige soudain à ceci : ils s'écartent brutalement l'un de l'autre et ne se tenant plus que du bout des doigts ils s'enfuient.

Ils ont été purement et simplement escamotés par l'instinct. Le trottoir gris avec sa jolie bordure blanche, l'ombre du replat sur le bitume, tout cela sur fond de briques roses ne contient plus qu'une absence dont le chien aimerait renifler la trace... Le personnage, quant à lui, hausse les épaules. Il se souvient encore suffisamment de cette scène : les chevelures, le bleu et le vert des vêtements, et surtout les mains à la chair si blanche... Il est toujours habité par le rythme du baiser. Il peut inventer le reste : ce qui l'a précédé mais aussi l'accouplement qui suivra. Ces rêveries, puissamment alimentées par le bric-à-brac de la grotte, sont tout à fait prometteuses. Toutefois, elles ne lui procurent à l'avance aucune satisfaction. Elles l'ennuient.

Mais l'ennui, tout compte fait, est une façon de passer le temps comme une autre. Et nul ne peut imaginer combien de gens trouvent justement l'ennui rassurant. On s'y réfugie comme dans le giron d'une mère.

Rien de neuf ? Parfait !... Le champ est libre. On peut alors considérer chaque seconde qui passe en toute plénitude. L'aiguille du temps ne bondit pas, elle avance imperceptiblement. On pourrait le croire immobile et le sentiment d'éternité est alors très très fort.

Les accidents ? Ils se muent en spectacle. On les contemple. On les commente ou on ne les commente pas. Tout dépend de la qualité de l'ennui où l'on est blotti.

Le personnage hésite. Il se sent comme un funambule sur un fil de fer. Il prend bêtement en grippe ce rideau qui opacifie la vitre et gomme les contours du ciment gris et de la brique rose. Mais il sait en même temps que ce rideau est nécessaire : il favorise la fermentation du bric-à-brac de la grotte. Sans lui le personnage n'est plus qu'un imbécile qui attend la mort comme n'importe qui.

A contrecœur le personnage approche ses yeux du rideau : la rue est vide. L'aérienne trame de tissu l'emplit d'un brouillard paisible, et s'il vient quelqu'un, il ne s'en apercevra que très lentement, comme dans les rêves.

Quelqu'un est là, saperlipopette ! Quelqu'un est là, justement, et c'est le chien qui le voit en premier parce que le chien a horreur de l'ennui. Il est incapable d'en mesurer l'importance métaphysique, ce foutu bâtard !

En effet, un homme est assis maintenant sur le trottoir et c'est comme s'il avait toujours été là. Le chien remue la queue, ce qui fait vibrer le rideau. Le personnage renifle. Il attend patiemment que le rideau retrouve son immobilité et puis il jette un œil sur cette forme un peu bizarre, résolument immobile, dont il ne distingue pas très bien les repères essentiels.

C'est un être humain, soit, Mais où est la tête ? Où sont les épaules ? Les jambes ? L'ensemble forme une sphère un peu flasque de tissus décolorés et on ne s'y retrouve pas très bien. On devine petit à petit un chapeau verdâtre, une barbe hirsute et grise, des poils et du cuir tanné. Berk ! On invente aussitôt des trucs immondes : l'œil aqueux de l'ivrogne, par exemple, et puis la puanteur des godillots craquelés de boue. Dans la grotte, pfft ! les baisers sont oubliés ! L'humidité grivoise s'est réfugiée dans un vieux coffre à trésors fermé à clef tandis que dans une anfractuosité toute proche surgit comme par magie toute l'imagerie de la clochardisation. Sous un éclairage admirablement ciblé on peut voir ceci : une bouteille verte où luit du vin violet, du papier journal froissé, une besace avec un trou, un cache-nez rouge effiloché. La sonorisation entre en action : une toux bien grasse résonne et va se répercuter contre la paroi rocheuse, une expectoration brutale suit. Et puis une tentative d'essai de voix (les premières mesures de l'Internationale) rassure le propriétaire de la grotte à qui tous ces glaires ont réellement fait peur.

Ce n'est qu'un S.D.F., constate le personnage tout à fait soulagé d'apposer ainsi

une étiquette sur le tas de chiffons.

Bien sûr, c'est un spectacle désagréable. Mais on peut s'en accommoder. On peut même rigoler avec ces initiales ! Pourquoi pas ? Dire, par exemple, qu'un S.D.F. est un « Sans Difficultés Financières » ! Ah ! ah ! ah !

Tromper l'ennui en s'insurgeant contre cette manie moderne qui consiste à bannir les mots pour les remplacer par leur squelette ! Ou encore établir une liste très très longue : celle de tous les sigles fil de fer que l'on pourra se remémorer : E.D.F.... P.T.T....., I.V.G....., O.N.G....., S.N.C.F....., Q.I....., O.M.S....., T.G.V....., R. E. R....

Et si l'on remonte ainsi patiemment le temps on aboutira à l'imposante dame en corset à galènes dont personne ne parle plus : T.S.F. ! Le personnage émet un petit ricanement plein de suffisance et décide d'élever son œil juste au-dessus du tas de chiffons pour mieux rigoler de ces choses. Mais son œil refuse obstinément de se détacher de l'objectif S.D.F. sur lequel il reste rivé en dépit de tous ses efforts de volonté.

De rage, la main du personnage s'est emparée de la lisière du rideau et le rideau, maintenant, rien à faire, s'écarte. Entre l'œil toujours braqué et le S.D.F. il n'y a plus que la mince épaisseur, infiniment transparente, d'une vitre très propre.

Quelque chose se prépare.

Est-ce que la vitre va voler en éclats ? Est-ce qu'une véritable rencontre va enfin se produire entre le personnage et un spécimen du genre humain ? Le chien adorerait ça ! Surtout avec ce type dont le fumet lui semble tout à fait prometteur.

Mais hélas... hélas... la vitre conserve toute sa solide limpidité et le personnage se contente de renifler (comme d'habitude). Et le chien, prisonnier de sa routinière fidélité, ne peut manifester ses émois qu'en dressant ses oreilles autant qu'il le peut.

Ce clochard ne ressemble en rien aux images enfouies dans la grotte. Sous les bords du chapeau de toile verte l'œil n'est pas aqueux. Les joues sont ombrées d'une barbe naissante, c'est vrai, mais elles sont d'un galbe pur. Le visage très maigre semble sculpté dans l'ivoire. L'homme qui est assis sur le trottoir a reçu en naissant la beauté en cadeau. C'est ainsi.

Mais à quoi cela lui a-t-il servi ? s'indigne le personnage qui, par désœuvrement, raisonne parfois comme un imbécile. Tant d'harmonie dans la composition d'un visage ! Pour en arriver à faire la manche dans la rue, en plein hiver !

Sous le chapeau vert l'œil est très bleu, et il se peut qu'il soit d'une acuité visuelle excellente. En effet, malgré le contre-jour dû à la position élevée du soleil, le clochard distingue très bien une tête derrière la fenêtre. Quelqu'un qui ressemble un peu à une femme de harem. On voit ses yeux, et le rideau est aussi hermétique qu'un hijab.

Le clochard rigole.

Le personnage attend un geste obscène. Mais non ! On lui adresse un petit salut fraternel de type militaire : deux doigts heurtent rigidement le bord du chapeau vert. C'est tout. Mais en toutes langues cela signifie : "tu es mon semblable !" et le personnage le sait très bien.

Le clochard rigole parce que ce geste plein d'éloquence ne s'adresse pas à une femme de harem mais à un type qui a dépassé la cinquantaine. Les reflets du soleil dessinent avec netteté le contour d'un crâne très chauve, là-haut, derrière cette putain de vitre.

Or ce petit salut a prodigieusement irrité le personnage, qui est tenté de rabattre le rideau. Et puis de s'éloigner de la fenêtre ! Mais il n'en fait rien. Il occupe un appartement assez confortable. Cependant les murs blancs, les couloirs rectilignes sont tellement insipides qu'il a le sentiment de vivre à l'intérieur d'une boîte en carton.

C'est pourquoi le personnage reste rivé à son poste d'observation. Il décide, pour enrayer sa mauvaise humeur, de se livrer à un petit jeu pervers dont il connaît les effets. Il va fixer le S.D.F. avec intensité le temps qu'il faudra. Il est déjà arrivé que la seule puissance de son regard fasse fuir les gens. L'homme le dérange, non parce qu'il est pau-

vre mais tout bêtement parce qu'il est installé là sur ce bout de trottoir. On devine qu'il n'a d'autre endroit où aller. Pourquoi ne resterait-il pas là jusqu'à la fin des temps, je vous le demande ? Il en a parfaitement le droit. La rue appartient à tous.

Mais ce morceau de rue-là est la propriété particulière de l'œil du personnage et ceci selon une loi mystérieuse, quasiment sacrée. Le trottoir de ciment gris, sa jolie bordure blanche, l'ombre du replat sur le bitume, tout cela sur fond de briques roses parcimonieusement délimité par le cadre de la fenêtre, appartient au regard du personnage. La porte de garage peinte en jaune qu'on peut apercevoir sur la gauche en se tordant le cou et le portail de tôle bleue que l'on entrevoit à droite en se tordant également le cou n'entrent pas en ligne de compte. Mais le mur de briques, le trottoir nu et son ombre sur le bitume constituent la toile de fond du petit théâtre établi pour divertir le personnage. Comment supporter sans effroi l'éruption d'un chancre humain sur cette nudité architecturale ? Plus de baisers de rue ! Plus de porteurs de baguettes ! Comment le personnage va-t-il se débrouiller avec une seule image, toujours la même ?

Bien sûr, il peut fermer définitivement l'entrée de la grotte et renoncer à exhumer tous ses petits trésors. Nul n'en souffrira, et le personnage y trouvera peut-être son compte. Il sera séparé à jamais de ces choses qui ne sont après tout que la pétrification de ses émois accumulés. Mais la grotte est là... Invisible crypte où baignent dans un clair-obscur verdâtre ces sensations qui rutilent comme des bijoux. Pourquoi ne pas liquider purement et simplement ce S.D.F. avachi sur le trottoir ? Chacun le sait : grenades et bombes ont sifflé ou explosé pour des motifs moins impérieux. Empêcher quelqu'un de vaquer à ses rêves est un motif suffisant. Oui ! Il faut tuer le S.D.F. ! décrète le personnage en écartant un peu plus le rideau pour mieux cibler son ennemi.

Rude combat ! Qui s'engage sans ultimatum ! Sans armes à feu et sans napalm ! La haine se focalise dans le regard du personnage qui concentre sur le S.D.F., par le seul pouvoir de sa volonté, tous ses élans meurtriers. Il a la certitude que le clochard finira par crever s'il ne le quitte pas des yeux.

Il y consacre donc toute son énergie, et le temps passe... L'aiguille dévide l'une après l'autre des milliers de secondes qui s'agglutinent en minutes et forgent lentement une belle heure toute ronde. Tout cela en pure perte ! Protégé par une vitre transparente, l'homme ne perçoit aucun des effets de cette haine. Il se gratte l'oreille. Il fouille ses poches, en extirpe un biscuit grisâtre qu'il mange lentement, avec condescendance. Ensuite il se redresse un peu, il cale son dos contre le mur de briques roses et contre-attaque brutalement. Il le fait sans méchanceté. Son œil se braque sur le personnage dont il a enfin perçu, dans les plis du rideau, la haine impuissante. La mise en batterie de D.C.A. est évidente. Le clochard, on le sent, va utiliser une arme terrifiante : ses poches et sa besace sont bourrées de dérision.

Décontenancé, le personnage qui est resté immobile une heure entière sent peu à peu faiblir sa haine. Une crampe sournoise bloque maintenant son épaule droite. Il élève sa main, palpe son front humidifié par l'effort de sa concentration intérieure.

Aussitôt le S.D.F. élève sa propre main et palpe son propre front. C'en est trop ! Le personnage rabat violemment le rideau. Ensuite, il pivote sur lui-même et offre son dos à la rue.

Le chien émet un jappement optimiste. Il s'élance vers le fond de l'appartement, humant au ras du sol l'odeur d'une écuelle prête à se remplir de nourriture.

C'est la trêve... La nuit étend lentement son manteau bleu sur le clochard. On entend les lapements joyeux du chien.

Le sommeil a enlacé la nuit, mais il ne l'a pas embrassée. Maintenant l'aurore aux doigts blancs sème quelques lueurs blêmes sur la grisaille du béton. L'austérité de la rue se dessine lentement derrière la vitre, mais nul ne s'en préoccupe.

Le personnage, qui est insomniaque, a succombé deux ou trois fois à l'assoupissement, vautre tout habillé sur un sofa de cuir. Il émerge peu à peu de la grotte où il s'était réfugié pour compter les moutons de son enfance. Entre veille et sommeil la

grotte a été comme chaque nuit un lieu de supplices morbides.

Mais c'est fini ! Le personnage se dresse. Il s'étire voluptueusement, heureux soudain jusqu'au bout des doigts. Il s'approche de la fenêtre, c'est un geste de pure routine. Les visions nées de la grotte traînent encore dans sa mémoire comme des oripeaux dont il faut se défaire. Mais où les mettre ?

Il essaye de deviner à travers le rideau ce que la vie lui propose aujourd'hui. Il a complètement oublié le clochard. La fenêtre s'offre à lui comme une télévision auto-programmée prête à fonctionner.

Le trottoir est vide.

L'absence du clochard suscite immédiatement le souvenir du clochard. Le personnage écarte le rideau, il se frotte les yeux. Derrière la vitre transparente la rue est complètement nue. Il n'y a absolument personne. Alléluia ! Habitée d'air glacé, habitée de ciment et de briques, la rue a fait un miracle. Elle s'est comportée comme un prestidigitateur. Elle a escamoté le S.D.F.. Bravo !

Le personnage rabat le rideau d'un geste sec et se met à parler tout seul. Il déambule dans la pièce en se frottant les mains, il se comporte comme un fou.

Sensible à la musique des mots précipités qui fusent comme une fanfare de quatorze juillet, excité par le martèlement joyeux des pas sur le parquet, le chien surgit des profondeurs de l'appartement. Il ne se soucie aucunement de la fenêtre. Il s'immisce gaiement dans la promenade du personnage, gambade avec entrain, casse le rythme martial avec toute sorte de bonds désordonnés.

Mais un peu plus tard, après avoir vidé son écuelle, le chien s'approchera toutefois de la fenêtre. Nourri, chauffé, logé et gentiment caressé à l'occasion, que peut-il lui manquer ? Il se dressera sur ses pattes arrières ; griffant un peu le rideau il aplatira son museau dans le tissu transparent et dardera sur la rue un œil gai. Il s'enchantera de tout, remuera frénétiquement la queue au passage d'un moineau, guettera un chat tigré rasant le trottoir et s'extasiera ensuite sur le contour d'un toit que le soleil irise.

Peu à peu des gens surgissent et c'est bien. Ils passent devant la fenêtre mais disparaissent aussitôt car la superficie de la fenêtre réduit à environ une dizaine de pas (dans un sens ou dans l'autre) la vision de ces déambulations hâtives. Le chien les suit du regard comme on observe des fourmis un jour de beau temps. Son pelage est lisse et tiède, il s'en dégage une odeur musquée d'animal heureux. Enfouie dans le tissu rêche la truffe fraîche s'imprègne du parfum du rideau. Toutes ces silhouettes vont et viennent pour égayer l'œil. Le chien se laisse divertir avec une docilité charmante.

On l'appelle. Il se contente de dresser les oreilles et d'agiter la queue. On insiste. Il fait le sourd, exactement comme s'il avait une âme tourmentée par quelque grotte secrète. Son museau fouaille le rideau, écarte un pan humecté de bave. Trois enfants passent en courant sur le trottoir, coiffés de bonnets de laine, engoncés dans des anoraks bicolores, courbés sous le poids de sacs à dos pleins de livres. Leurs cris ne parviennent pas aux oreilles du chien à cause de l'épaisseur de la vitre, mais il y a dans le mouvement rapide de ces petites jambes une ardeur communicative tout à fait excitante. Le chien aboie brièvement. Il ne laisse pas fuser tout l'élan sonore qui vibre en lui, bien sûr... La présence du maître met un frein à tout ça. Les enfants disparaissent, mais la présence du maître se fait toujours sentir. Elle est là comme une cape invisible. Elle enveloppe les oreilles, l'échine, les pattes et la queue du chien dont les yeux seuls sont en liberté. Le chien observe maintenant une femme aux cheveux gris dont le manteau vert pendouille sur des mollets maigres. Cette femme pousse un caddie dont les roues caoutchoutées tressautent sur le ciment. Trois queues de poireaux, vertes et rigides, émergent du sac gonflé de provisions. Le chien penche la tête, une de ses oreilles se dresse tandis que l'autre pend négligemment. Aucun rêve, aucun souvenir ne perturbent cette intense contemplation, mais un désir idiot de courir sur le ciment gris derrière cette femme fait tressaillir le pauvre animal. Il aimerait tant renifler tout ce que contient cette poche de toile imperméable montée sur roues !... Elle s'éloigne en agitant son panache

de verdure ! Elle disparaît...

On l'appelle une fois encore. Alors le chien laisse retomber le rideau et vient docilement vers son maître. Ses griffes dérapent sur le parquet vitrifié, toute sa belle vigueur se manifeste en crissements incongrus.

On l'attend.

Le chien esquisse par politesse une sorte de danse d'amour. Il tourne autour de son maître immobile. Ensuite il se dresse sur ses pattes arrière, pose ses pattes avant sur les épaules du personnage et gémit voluptueusement.

On ne répond pas à cette tentative de séduction. On se comporte de façon puritaine. Il agace. On lui laisse entendre qu'il est ridicule (et peut-être vaguement obscène).

On le repousse enfin avec brutalité.

Le chien retombe sur ses quatre pattes. Il s'ébroue avec une ardeur résignée, semant autour de lui des poils et des gouttelettes de bave. Ensuite, il se couche aux pieds de son maître. Il se lèche un peu du côté du sexe avant de poser son museau entre ses pattes avant sagement étendues en signe de paix retrouvée. Sous le pelage hirsute ses yeux sont pleins de douceur, ils n'en finissent pas d'évoquer le sentiment d'un attachement indéfectible.

C'est bien ! constate le personnage qui se sent alors tout à fait rassuré sur lui-même, sur la fenêtre dont il va tapoter le rideau, et par voie de conséquence le voici réconcilié avec la vie. Il va pouvoir entamer un nouveau duo avec l'ennui. La présence du chien lui est indispensable. Peut-être l'empêche-t-elle de sombrer complètement dans l'abstraction de toutes ces pensées que le va-et-vient entre la fenêtre et la grotte font naître ?

Le chien renifle gentiment du côté des chaussettes propres de son maître, qui sentent le rhovyl et la poudre blanche (cette poudre stockée dans un bidon de plastique près de la machine à laver). Les savates usagées qui emboîtent ces chaussettes répandent leur fumet habituel de sueur et d'encaustique, avec, depuis dimanche soir, un relent de graisse de mouton là... dans cette petite auréole sur le promontoire du gros orteil. Sous le rhovyl et sous la poudre à laver qui ne sont que parfums synthétiques, l'odeur corporelle du maître existe, et elle plaît au chien, Dans une partie aussi osseuse que le pied, cette peau d'ivoire conserve miraculeusement toute son identité : un zeste acide, un zeste fauve, un zeste poivre noir... Le chien ferme les yeux. Il laisse vagabonder son amour n'importe où avec une royale indifférence.

La fenêtre demeure inoccupée, et le rideau n'a pas un faux pli. Les gens continuent peut-être d'aller et venir sur le trottoir, mais ici, à l'intérieur de l'appartement, on s'en fout.

On a déserté provisoirement. On s'en trouve bien. On ne sait plus rien de ce qui se passe au dehors. Le S.D.F. ? Il a basculé dans la grotte, on ne s'en soucie plus.

Mais le S.D.F. existe toujours. Il s'est déplacé d'une vingtaine de mètres, hier soir, vers la gauche. Il a déniché à côté d'un portail une anfractuosité dans le mur qui lui a permis de se blottir en chien de fusil. Oui, il existe toujours ! Mais il ne s'insère plus dans le panorama proposé par la fenêtre et c'est comme s'il n'existait plus ! Basta !

Le personnage l'a oublié. En ce moment il est occupé au téléphone. Il tourne le dos à la fenêtre et son regard est rivé sur le parquet. Quelqu'un lui parle, et il se tait. Il émet de temps en temps un petit ricanement pour signifier qu'il entend ce qu'on lui dit. En fait, devine le chien, il n'écoute pas ! La voix vibre dans l'ébonite. Elle s'éteint quand l'appareil est enfin reposé sur son socle. Bon, c'est fini. Le chien baille, satisfait et vraiment heureux. Il n'aime guère ces grésillements qui détournent l'attention de son maître.

Le personnage n'est pas content. Il semble agacé par quelque suggestion venue du combiné du téléphone. Il va vers la fenêtre. Il soulève un peu le rideau et contemple avidement le trottoir nu et gris. On dirait même qu'il tend l'oreille... qu'il espère dieu sait

quoi... D'autres paroles ?... Mais le trottoir est muet. Et tous ces pas qui l'ont sillonné dans un sens ou dans l'autre n'ont laissé aucune trace. Il se présente comme une surface vierge, un endroit neuf. C'est un merveilleux repos pour l'esprit que d'en observer les minuscules imperfections, tout en se répétant qu'un trottoir est un trottoir. Ici, le ciment se fendille. Là, il apparaît moins lisse. Un peu granuleux ? Ce sont des choses qui vous échappent quand la farandole humaine entre en branle ! Ah ! vive cette heure creuse de la matinée où les hommes et les femmes sont en coulisses ! La vie s'est figée miraculeusement. Tout est effacé. Même l'ennui...

C'est une bonne chose, décrète le personnage. Oui, vraiment. Car l'ennui est une participation active au déroulement du temps. Et si le temps s'arrête...

Le personnage va vers le sofa. Il s'assied à côté du chien. Le temps s'est peut-être arrêté. Un oiseau s'est peut-être immobilisé ailes étendues, en plein ciel. On peut imaginer la grâce universelle de mille et mille gestes en suspens. Ici... Ailleurs...

Loin, très loin, de lourdes vagues océanes viennent peut-être de se pétrifier en solennel silence. Et même au-delà des mers...

Le chien baille. Il exhibe une langue très rose, granuleuse, humide, cernée de crocs blancs et pointus. Le personnage pose sa main sur la tête du chien pour l'inciter à fermer sa gueule. Le chien obéit.

Au-dessus des toits les ailes de l'oiseau frémissent. On pourrait presque entendre le ressac...

"Quand le téléphone sonnera sonnera sonnera pour rien, je vous le dis, ils mettront l'échelle et un sapeur-pompier brisera enfin un carreau de cette foutue fenêtre"

(une voisine) Jeanne RIBAUCCOUR - octobre 1995